

d'Amazonie pour simplement calquer dessus l'état contemporain très transformé des groupes amazoniens. C'était un peu comme si on avait utilisé l'ethnographie des Lacandons et des Mayas actuels pour reconstruire l'histoire des Mayas précolombiens ou si l'on avait décrit les Incas sur la base de l'observation des paysans quichuas modernes des Andes. Les préjugés et les *a priori* avaient pris le pouvoir sur l'analyse scientifique.

Pour autant, il serait injuste de nier tout l'apport de Meggers. Il faut se rappeler qu'avant son travail, l'archéologie de l'Amazonie était superbement ignorée, les pyramides mayas de Mésomérique et les temples incas des Andes captant toute la lumière des scientifiques et du public. Les trouvailles précolombiennes de la jungle étaient reléguées, dans le meilleur des cas, au rang de jolies potiches anecdotiques. C'est bien Meggers qui a hissé ce champ de la discipline au niveau d'une science reconnue et digne d'intérêt. Ce faisant, elle a suscité de nombreuses vocations chez les jeunes générations. Et ce sont ces mêmes apprentis qui se sont opposés aux théories de la pionnière de l'archéologie amazonienne.

ET POURQUOI PAS UNE AMAZONIE FERTILE ?

Sur la base de longues enquêtes de terrain, quelques anthropologues commencèrent à combattre l'idée du fatalisme qui aurait dirigé les modes d'occupation et de vie des Amérindiens en forêt. Bien au contraire, ils réussirent à mettre en évidence une relation de réciprocité profitable avec ce milieu à mauvaise réputation. L'opinion négativiste de l'environnement sylvoicole était en réalité l'apanage des Occidentaux. L'un des premiers à contredire

l'opinion de Meggers fut l'archéologue Donald Lathrap, qui fouillait alors en haute Amazonie, au Pérou. Dans son ouvrage *The Upper Amazon* («Le haut Amazone») publié en 1970, c'est-à-dire à peu près au même moment que celui de Meggers clamant le contraire, il affirma que loin d'avoir été un simple réceptacle d'influences externes, l'Amazonie centrale avait été un foyer important de développement culturel et aurait fonctionné comme un cœur irradiant des flux de peuplement dans diverses directions (voir la figure page 77). Selon lui, l'Amazonie n'était pas débitrice de grands courants culturels, mais bien créatrice.

Une décennie plus tard, grâce aux observations accumulées durant leurs séjours dans des villages autochtones, les anthropologues américains William Balée, Robert Carneiro et Darell Posey, et leur confrère français Philippe Descola, démontrèrent mousses et pampres qu'elle était en réalité beaucoup moins «sauvage» qu'en apparence, car les Amérindiens avaient une action déterminante sur cet environnement. Par la suite, les recherches des archéologues, botanistes, pédologues et écologues prouvèrent que cela avait aussi été le cas autrefois, avec une ampleur encore plus grande à l'époque précolombienne (voir l'encadré page 72).

S'inscrivant dans cette mouvance de remise en cause des idées préconçues, c'est encore une femme qui prit le flambeau de la contestation et d'une archéologie renouvelée. Dans les années 1980, Anna Roosevelt lança de gros programmes de fouille, d'abord sur le moyen Orénoque, au Venezuela, puis dans le bas Amazone, au Brésil. Moins engoncée dans les codes de la typologie stricte, Anna Roosevelt s'appuya, plutôt avec bonheur, sur son intuition scientifique. Alors que les données de ➤



Anna Roosevelt sur les lieux de sa fouille à Parmana, au Venezuela, en 1975, avec les archéologues Fred Olsen et José Maria Cruxent (à gauche), et plus récemment dans les savanes côtières inondables de Guyane française, où se trouvent des champs surélevés précolombiens (à droite).

> terrain demeuraient parfois impénétrables, elle eut souvent des éclairs qui lui permettaient de connecter des informations dispersées afin de proposer des interprétations novatrices.

Ce fut par exemple le cas lors de son projet au Venezuela. Contrairement à une idée préconçue, souvent acceptée dans l'archéologie amazonienne de l'époque, elle constata qu'en réalité les restes de plantes carbonisées étaient abondants dans les dépôts archéologiques domestiques. Elle a ainsi collecté 372 grains de maïs dans des niveaux de fouille datés entre 600 avant notre ère et 1500 de notre ère. Cela peut sembler peu, mais pour les archéologues une telle découverte est considérable. Anna Roosevelt s'est appuyée sur celle-ci pour forger l'hypothèse d'une agriculture reposant en majorité sur le maïs depuis quelques siècles avant la conquête européenne. Une proposition que d'autres recherches entreprises ailleurs en Amazonie ont confirmée plus de vingt ans après.

Anna Roosevelt balaya ainsi la vieille certitude que le manioc avait été de tout temps, comme de nos jours, la plante dominante du régime alimentaire amazonien. L'archéologue suggéra que le manioc avait été la principale plante originellement cultivée sur les champs surélevés, de petites buttes de terre disposées géométriquement dans les savanes saisonnièrement inondées. Puis que le maïs l'avait remplacé il y a environ mille deux cents ans. Ce changement correspondait d'ailleurs à l'expansion vers l'est, jusqu'à la côte des Guyanes, des agriculteurs sur champs surélevés de la région.

Une carte gastronomique des sociétés en place au dernier millénaire avant la conquête européenne se dessinait peu à peu. Certains Amérindiens fondaient leur subsistance sur la culture des tubercules ou du grain, mais ne dédaignaient pas le gibier de chasse et de pêche, tout comme la collecte de mollusques d'eau douce. D'autres préféraient exploiter en priorité les ressources aquatiques, tandis que quelques-uns étaient exclusivement pêcheurs, chasseurs ou plutôt collecteurs. Ces différentes populations entretenaient en outre des relations commerciales étroites pour échanger leurs aliments, mais également leurs objets manufacturés, leurs produits locaux et même leurs femmes.

ANNA ROOSEVELT ET LE BÂTON DE « TEDDY BEAR »

Ainsi, les découvertes d'Anna Roosevelt contredirent radicalement les affirmations de Betty Meggers. Loin de n'être que de passives marionnettes de la forêt, les Amérindiens avaient développé des cultures très avancées tout en profitant des bienfaits insoupçonnés de leur environnement. Bien plus, les berges des grands fleuves avaient connu un peuplement

dense et avaient été le berceau d'innovations spectaculaires, comme la céramique ou la domestication de nombreuses plantes. Ainsi, la plus ancienne poterie des Amériques avait été élaborée en aval de l'Amazone, dans des abris-sous-roche et sur des tertres de coquillage. Ces sites, fouillés par Anna Roosevelt, détrônèrent ceux de culture Valdivia de la côte pacifique d'Équateur, longtemps considérés comme le premier foyer céramique. Ils prouvèrent que mille cinq cents ans auparavant, vers 4500-6000 ans avant notre ère, les Amazoniens s'essayaient déjà à la terre cuite.

LE CAUCHEMAR DE L'ARCHÉOLOGUE

Dans les années 1950, Betty Meggers et Clifford Evans quittèrent la façade atlantique de l'Amazonie pour explorer le piémont des Andes, où ils prospectèrent la vallée du Napo, en Équateur. À leur retour à Washington, les deux savants rédigèrent un livre rendant compte de leurs belles découvertes. Texte édité,

dessins, photographies et tableaux partirent chez l'imprimeur avec d'autres manuscrits académiques. Et là ce fut le drame, la hantise de tout chercheur. Un mois plus tard, l'imprimeur appela, impatienté car il attendait toujours les originaux. L'horrible vérité se fit jour : à la suite d'une succession de mauvaises manipulations, tout était parti au pilon. Un an de travail avait fini dans un broyeur avant d'être brûlé. À l'époque, pas de sauvegarde sur disque dur, tout était dessiné à la main et rédigé à la machine à écrire. Avec le peu de documents restants, toute l'équipe de l'institut Smithsonian se mit à la tâche pour reconstituer le plus fidèlement possible le livre prévu, qui sortit finalement en 1968.



Plat funéraire au décor multicolore de culture Napo (Équateur), luxueusement présenté dans le livre de Betty Meggers et Clifford Evans en 1968.